

Faire du théâtre

François Marquis

Numéro 173 (4), 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

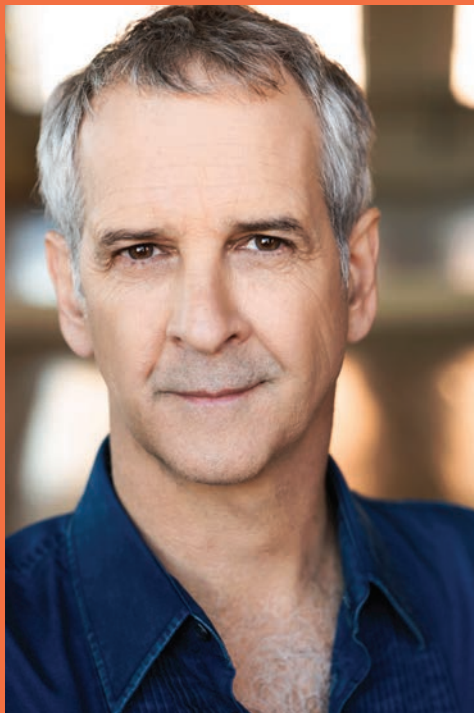
Marquis, F. (2019). Faire du théâtre. *Jeu*, (173), 11–11.

FAIRE DU THÉÂTRE

Mon parcours ressemble à celui de beaucoup d'autres qui œuvrent dans la sphère du théâtre de création : j'ai obtenu un diplôme, j'ai travaillé dans des compagnies, j'ai joué, j'ai écrit pour jouer, j'ai expérimenté, j'ai eu quelques bourses (on m'en a refusé plusieurs), j'ai même chorégraphié. Je pratique encore dans différents théâtres, mais j'œuvre aussi dans le milieu scolaire. Ces deux réalités, très différentes, ont leurs avantages et leurs inconvénients. Si le travail professionnel bénéficie d'un certain rayonnement, celui qu'on accomplit en milieu scolaire ou communautaire semble invisible aux yeux du milieu théâtral, bien que son importance soit indéniable.

Comme artiste de la scène, je devais trouver du financement. Cette étape venait avant ou après avoir convaincu un diffuseur du bien-fondé de ma proposition. Dans ces aventures, j'ai investi entre 2 000 \$ et 15 000 \$ par production, que ce soit pour la création de *La Blague pure* (Théâtre la Licorne, 1993), pour laquelle j'avais obtenu une bourse du Conseil des arts du Canada. Cependant, une aide à la création ne garantit en rien l'absence de déficit. Pour *La Tétralogie de l'impossible* (Espace Libre, 2011-2012), j'assumais la part du producteur et les frais généraux, même s'il s'agissait ici d'un partage de recettes en termes de contrat UDA. En ce qui a trait à la chorégraphie *Sans faire de bruit* (Tangente, 2019), la somme investie couvrait les cachets des interprètes et les dépenses de production. Évidemment, je me faisais un capital artistique, j'acquerrais une crédibilité auprès de mes pairs et j'avais ainsi une certaine visibilité, bien que dix jours de représentations et trois articles dans les médias sombrent très rapidement dans l'oubli. Je faisais le théâtre que je voulais avec des artistes qui me nourrissaient, faisaient fleurir ma pratique. J'ai vécu en paix avec cette réalité.

Ces dernières années, par ailleurs, il m'est arrivé de faire des mises en scène en milieu scolaire. Je précise qu'il ne s'agit pas des écoles de formation professionnelle. Non, j'ai animé des troupes au niveau collégial, plus précisément au collège de Valleyfield et au cégep Maisonneuve. Je ne choisissais pas les acteurs et les actrices, il ne s'agissait pas de professionnel·les. Il n'y avait pas cet échange gratifiant entre artistes



François Marquis. ©Isabel Rancier

de métier : je devais motiver les troupes, tirer la locomotive, générer la plupart des idées.

On nous regarde souvent de haut, nous qui relevons le défi de la clientèle étudiante. Pourtant, ces expériences sont d'une réelle importance pour les jeunes. Ici, contrairement à bien des aventures théâtrales, les conditions de la pratique sont souvent confortables. Je monte les projets que je veux (Matei Vişniec, F. X. Kroetz, Étienne Lepage et, cette année, Fausto Paravidino), j'ai accès à un local de répétition propre et aéré, à un théâtre, à un technicien, à un costumier, à un soutien des services socioculturels et, finalement, il est tout de même incroyable de devoir le mentionner, à un salaire décent. Ce qui n'est pas si souvent le cas dans les conditions actuelles de la pratique. La réalité théâtrale ne se limite pas aux compagnies qui sont soutenues de façon adéquate. Celles qui occupent les petites salles du Prospero, du Théâtre d'Aujourd'hui, de l'Espace Libre, pour ne citer que celles-là, se débrouillent comme elles peuvent pour se financer, et se réveillent la plupart du temps au bout d'une production avec un déficit. Qui s'additionne souvent à un autre.

En plus des avantages décrits, la réalité collégiale ne nous laisse pas avec ce sentiment de vide, «d'à quoi ça sert?», mais avec la

satisfaction de voir certain·es étudiant·es accéder aux grandes écoles... Gabriel Plante, Philippe-Audrey Larrue-St-Jacques, Émilie Lévesque, Mathieu Quesnel... La liste des artistes qui sont passé·es par la troupe parascolaire du collège de Valleyfield est très longue. En plus de générer des passions qui mèneront ou non ces étudiant·es sur les scènes, nous leur insufflons des valeurs propres au travail théâtral : respect de l'autre, responsabilité collective, partage de connaissances et dépassement de soi. Au final, les jeunes en ressortent avec la fierté du projet réalisé et le sentiment d'appartenance à «la troupe».

En terminant, j'aimerais mentionner un événement qui passe totalement sous les radars. Il s'agit de l'Intercollégial de théâtre. Ce festival se déroule chaque année au mois d'avril, dans un cégep différent, et regroupe quelque 400 jeunes passionné·es de théâtre¹. Pendant ces trois jours intenses, des ateliers, des spectacles et des occasions d'échange leur sont offerts. Voilà un événement où on a l'impression pour un temps qu'il y a du théâtre partout, pas seulement dans les grands centres, et que tout le Québec adore l'art théâtral! On en revient animé d'une grande ferveur, avec le goût encore et toujours de faire du théâtre. •

FRANÇOIS MARQUIS

1. La 34^e édition de l'Intercollégial de théâtre aura lieu du 17 au 19 avril 2020 au cégep de Chicoutimi.

Originaire d'Abitibi, **François Marquis** détient une maîtrise en théâtre (écriture et mise en scène) de l'UQAM. Il enseigne la théorie et la pratique théâtrale au département d'arts et lettres du collège de Valleyfield. Il a, au fil des ans, travaillé à titre de comédien, auteur ou metteur en scène au sein de plusieurs compagnies de théâtre de création : Recto-Verso, Nouveau Théâtre expérimental, Le Pont bridge, Le Grand Théâtre émotif du Québec, Les productions À suivre.... Depuis quelques années, il s'intéresse également à l'écriture chorégraphique.